

Autoportrait aux livres

Gilles Marcotte, *Les livres et les jours (1983-2001)*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2002, 283 p.

Robert Melançon

Volume 45, Number 2 (260), May 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33062ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Melançon, R. (2003). Review of [Autoportrait aux livres / Gilles Marcotte, *Les livres et les jours (1983-2001)*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2002, 283 p.] *Liberté*, 45(2), 159–165.

Autoportrait aux livres

Robert Melançon

Gilles Marcotte, *Les livres et les jours (1983-2001)*,
Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2002, 283 p.

Les livres et les jours est un recueil de notes que Gilles Marcotte a extraites de ses carnets. La matière en est extraordinairement diverse : réflexions, souvenirs, portraits, méditations, choses vues et choses lues, observations sur la vie de tous les jours et sur le monde comme il va, sur la musique, sur la religion, sur la politique, sur le temps qui passe, sur les saisons et sur le spectacle changeant des rues. Le ton n'est pas moins varié, tour à tour grave et léger, incisif, familier, savant, drôle à l'occasion et souvent perplexe. Mais c'est la même voix qu'on entend à chaque page, avec un accent de vérité dont bien peu de livres offrent l'équivalent. Rien n'est plus rare que cette honnêteté sans défaut, en particulier dans de tels recueils où la tentation de la formule brillante se fait souvent irrésistible : manifestement Gilles Marcotte a écrit ce livre d'abord pour lui-même, pour tenter de se comprendre sans tricher. La première entrée en formule le projet, qui est une question : « Quelle est la somme ? »

Mais on n'écrit pas seulement pour soi. On n'achève pas un livre sans qu'intervienne la figure d'un lecteur possible ;

on n'écrit pas plus seul qu'on ne parle seul ; sans horizon de lecture, un texte reste à l'état de vagues intentions. La prise en compte des lecteurs qu'on espère atteindre est, par conséquent, une condition essentielle de la vérité de ce qu'on écrit : la vérité, même sa vérité personnelle, dès lors qu'on la cherche dans un texte, on n'y atteint pas sans le concours des autres. Il a fallu que Gilles Marcotte écrive ce livre pour nous, ses lecteurs, afin d'établir pour lui-même la somme qu'il cherchait.

En dépit d'un négligé apparent qui définit une des règles du genre – les rhétoriques anciennes appelaient cela *neglegentia diligens*, négligence étudiée –, *Les livres et les jours* sont un livre composé, c'est-à-dire écrit dans l'acception la plus forte du verbe « écrire ». Je le définirais comme un recueil de prose, comme on dit « recueil de poésie ». L'étymologie nous rappelle que la prose va en ligne droite, par opposition aux vers, qui se replient les uns sur les autres en s'imposant l'obligation peut-être un peu vaine de se ressembler. La prose est un chemin : elle ne s'encombre pas d'elle-même, occupée qu'elle est à avancer, toute tendue vers ce qu'elle se propose de dire. Mais, dans la mesure où il s'agit de plus et d'autre chose que de rédiger, c'est-à-dire de traduire ce qu'on savait depuis toujours, dans la mesure où il s'agit de découvrir ce qu'on ne savait pas, la prose passe par l'attention la plus extrême au langage. On ne peut pas prétendre, comme Monsieur Jourdain, que tout ce qui n'est pas vers soit prose : celle-ci implique une tenue stylistique, forme et fond confondus, qui la met à part du tout venant de ce qui s'écrit. Il n'y a de prose que littéraire ; le reste n'est que de la « rédaction ».

Les notes qui composent *Les livres et les jours* sont très évidemment, je dirais exemplairement, de la prose. Essayons un peu de préciser pourquoi.

Elles disent juste ce qui était à dire, à la fois exactement et sans plus, avec toute la clarté souhaitable, ce qui implique un certain mystère lorsqu'il n'est plus possible d'aller au-delà. Marcotte formule parfaitement cette règle : « Le mauvais écrivain est presque toujours celui qui en fait trop, un peu trop. Il ajoute. Ne jamais ajouter, même si ce qu'on vient d'écrire est manifestement insuffisant. Ne pas dire assez est un défaut ; dire trop est une erreur ». Les notes de ce livre n'attirent pas indûment l'attention sur elles-mêmes, sur leur forme, parce que le propre de la prose consiste à ne pas s'attarder, mais cette forme existe avec force, jusque dans les détails, comme on s'en avise sitôt qu'on relit : « Est-ce que je serai vaincu, à la fin, au bout de ma longue résistance ? Il le faudrait ». L'allitération qui superpose « à la fin » et « il le faudrait », apporte la plénitude de son sens à cette phrase mystérieuse, qui ne pouvait pas être plus claire sans trahir son propos.

La prose ne se répète pas, contrairement aux vers qui se donnent une mesure fixe, d'où une merveilleuse variété de ton, qui la rend apte à tout accueillir et à traiter de tout. Considérons cette suite de trois notes :

Ce que c'est qu'un livre, un récit : tu creuses un trou sous tes propres pieds, et tu essaies de t'en extraire.

Pour beaucoup de chrétiens – j'en suis peut-être, malgré moi –, le monothéisme est un polythéisme où il n'y aurait qu'un seul Dieu. Un véritable potentat, réunissant dans sa personne tous les caprices, toutes les cruautés des autres. Un Dieu qui en vaudrait plusieurs, tous redoutables.

Ce soir, à la télé, la *Neuvième* de Louis van Beethoven par l'Orchestre révolutionnaire et romantique de John Eliot Gardiner. Très rapide. Plus que rapide : pressé. (Pressé d'en finir ?...) Les bois sont beaux. Les cuivres, un peu barbares. Les

cordes, je ne sais qu'en dire. Ce qu'il y a de mieux, c'est les tympani, nerveux, électriques. Interprétation hâtive, sans surprises, busy, pleine de notes.

Pour donner une idée juste de cette variété de ton, de forme, de sujet, il faudrait maintenant citer les trois notes plus longues qui suivent, sur le début du développement du thème dans une symphonie, sur une nouvelle de Flannery O'Connor, sur Jean LeMoynes. C'est impossible dans un compte rendu, mais il n'y a pas à essayer de tout prouver – ce serait en faire trop –, seulement à donner envie de lire.

C'est un livre subtilement composé que *Les livres et les jours*. On est frappé d'abord par des contrastes, dont les notes que je viens de citer donnent un exemple, à l'image du tohu-bohu de l'existence. Mais un peu d'attention révèle des échos, par exemple un éloge des saisons de passage et du mois le plus austère de l'année, novembre. Certains sont inattendus, par exemple l'éloge de l'or : « l'or, c'est-à-dire la substance », « l'or, suprême nourriture de l'imaginaire ». Chaque lecteur les découvrira à son gré, selon l'attention qu'il apportera à sa lecture. C'est que *Les livres et les jours*, livre accueillant, dans lequel on entre sans effort comme on noue une conversation avec le meilleur des amis, appelle une lecture attentive. Comme il est formé de notes brèves, on peut l'ouvrir à toute page avec l'assurance d'y trouver la parole qui conviendra, qu'on attendait sans tout à fait le savoir. Par exemple, ceci :

Il faut avoir le courage de penser que, même s'il arrivait que, durant les dernières semaines, les derniers mois, les dernières années de son existence, on fût réduit à l'impuissance complète, pensées et sentiments éteints, dans cette extrémité même et jusqu'à la dernière seconde on serait un être humain, une personne humaine, complètement humaine. Et que ce qu'on fait présentement,

alors qu'on est dans un état à peu près convenable, ne serait pas aboli par cette épreuve finale. Après, eh bien, à Dieu vat. À bien y penser : à Dieu vat, dès maintenant.

Ou ceci, qui tend au poème en prose :

Dans ma fenêtre – la fenêtre de gauche encore –, la lumière déclinante, celle de l'automne. Les autres lumières, celles des autres saisons, ne déclinent pas vraiment, elles n'ont pas ce mouvement d'une douceur, d'une tristesse infinies. Heureusement, le vent est tombé, les quelques feuilles rouillées qui restent aux arbres sont presque totalement immobiles, tremblantes un peu seulement, et tout juste assez rousses pour ne pas offenser le bleu pâle du ciel par une couleur contrastante trop vive. Le paysage attend, il attend quoi, la nuit peut-être, je ne suis pas sûr, ou autre chose, autre chose qui ne pourra qu'être décevant, après le charme absolu de l'attente, du suspens – du consentement peut-être – que donne novembre.

Mais on gagne à lire ce livre qui est tout entier début et fin, dans l'ordre qui est le sien, de la première page qui en définit le projet, à la dernière où on entend un adieu tout en pudeur à travers le commentaire d'une phrase de Valéry Larbaud. C'est alors que son dessein se révèle avec le plus de clarté. De quoi s'agit-il ? De se dire : c'est un autoportrait qui nous est proposé. Mais indirectement, par le biais des lectures : « Dis-moi ce que tu lis, je te dirai qui tu es ». Ce choix porte à conséquence. Bien entendu, Gilles Marcotte est un lecteur, par profession puisqu'il est critique et qu'il a été trente années durant professeur de littérature à l'université, mais aussi, mais surtout, il l'est par goût, pour répondre à une nécessité intérieure. On ne s'explique pas autrement le nombre de ses lectures ni leur diversité. Marcotte lit beaucoup – j'ai compté plus de quatre cent

cinquante noms d'auteurs dans *Les livres et les jours*, sans me flatter de les avoir tous répertoriés –, des romanciers et des poètes aux historiens, sociologues, essayistes, critiques littéraires, musicologues, philosophes, théologiens, et à passablement de romans policiers. Il n'y a pas là le moindre étalage, et le soupçon de *name-dropping* pour épater la galerie n'effleure pas un instant : Marcotte parle de livres qu'il a lus, parce qu'il en éprouvait le besoin ou le goût, qu'il s'agisse de *La théologie politique de Paul* par Jacob Taubes, de la correspondance de Wallace Stevens, de la biographie de Gabrielle Roy par François Ricard ou des poèmes d'Yves Bonnefoy. Il n'hésite pas à reconnaître qu'il s'est parfois efforcé en vain d'entrer dans une œuvre qui ne lui parle pas : « Passé une heure, sur le balcon, à lire des poèmes de Paul Celan au son de la pluie. Je comprends la pluie. Je ne comprends pas les poèmes de Paul Celan ». On repère assez vite les lectures préférées, qui donnent sa note fondamentale à ce livre de lectures : la Bible, Hannah Arendt, Claudel, Jean LeMoyne, Miron, Rimbaud, Saint-Denys Garneau...

Mais un tel répertoire n'éclaire pas vraiment, et l'éditeur a eu raison de ne pas pourvoir *Les livres et les jours* d'un index des noms, comme il l'avait fait pour *L'amateur de musique* et pour *Écrire à Montréal*. Comme dans ses autres essais, Gilles Marcotte reste un lecteur attentif aux textes, soucieux de leur rendre justice, c'est-à-dire de les comprendre littéralement et dans tous les sens. Mais la visée est autre ici, et les livres deviennent un instrument de connaissance de soi. Il faut mesurer la portée de ce choix : il dit qu'on ne se connaît pas seul, qu'on se connaît à travers les autres. Du coup, nous voilà, lecteurs de ce livre si personnel, directement concernés, pris à partie, embarqués à notre tour dans une entreprise de connaissance de

nous-mêmes. Toutes les apories de la littérature personnelle se trouvent ainsi surmontées, et nous savons d'emblée que nous avons raison de lire ce livre, que Gilles Marcotte a eu raison de l'écrire et de le publier. La « somme » qui y est établie nous concerne, elle est la nôtre autant que celle de Marcotte lui-même.

On pourrait penser que *Les livres et les jours* est à part dans l'œuvre de Gilles Marcotte. On se tromperait. Le titre nous en avertit d'entrée de jeu. C'est le titre marcottien par excellence, qui associe la littérature à la réalité immédiate, à la trame des jours tels qu'ils se présentent. Comparez à *Littérature et circonstances*, à *Écrire à Montréal*, à *Une littérature qui se fait*. Comme toujours, il s'agit de se saisir des livres tels qu'ils se présentent, sans attendre le chef-d'œuvre, ou des jours meilleurs, ou qu'on soit devenu plus savant : « Pour moi, écrivait Marcotte dans l'avertissement d'*Une littérature qui se fait*, en 1962, je n'ai pas le loisir d'attendre, [...] je veux engager dès maintenant le dialogue ». Il n'a pas changé : c'est maintenant, dans les circonstances présentes, en mobilisant les ressources dont on dispose, qu'il faut se mettre au travail, qu'il faut tenter de vivre. La leçon de méthode des essais critiques se mue ici en une admirable leçon de vie et d'humanité.